

BIOGRAPHIES

- B.436 BOYD, Robert A.
- B.437 BOYER, Auguste
- B.439 BOYER, J.-Ubald
- B.440 BOYER, Louis-Alphonse
- B.441 BOYER, L.J.C.E.
- B.442 BOYLE, David
- B.443 BRAIS, F.-Philippe
- B.444 BRAIS, Robert L.
- B.447 BRASSARD, Rév. Père Elphège M.
- B.448 BRASSARD, Famille
- B.449 BRASSARD, Jacques
- B.450 BRAULT, Madame
- B.451 BRAUN, Antoine-Nicolas



archives
municipales

VOUS NOUS OBLIGERIEZ EN NOUS RETOURNANT

LE DOSSIER DANS LE PLUS BREF DÉLAI.

BOYD. Robert A. B.436

Boyd
Boyd

M. Robert A. Boyd est nommé directeur général de l'Hydro

La Commission hydro-électrique de Québec vient d'annoncer la nomination de M. Robert-A. Boyd, ingénieur, au poste nouvellement créé de directeur général de l'Hydro-Québec.

Cette nomination, annoncée hier par le président Jean-Claude Lessard, fait partie de la réorganisation de la haute administration de l'organisme et entrera en vigueur le 15 mars prochain. L'Hydro-Québec à l'échelle provinciale se divise maintenant en huit régions administratives, chacune ayant son chef-lieu, et quatre zones de production et transport selon la distribution des centrales d'énergie et des réseaux de transport.

Membre de plusieurs associations professionnelles et

techniques, M. Boyd s'intéresse vivement aux arts. Ayant commencé ses études à Sherbrooke, sa ville natale, il a obtenu son diplôme en sciences appliquées de l'École Polytechnique, à Montréal, avec spécia-

Nommé ingénieur en chef adjoint de la Division métropolitaine de l'exploitation en 1953 il fut promu ingénieur de cette division en 1962.

Au mois de mai 1963, la Commission le nomma directeur général (Distribution et Ventes), poste qu'il occupait encore au moment de sa nomination au poste de directeur général de l'Hydro-Québec.

Le président de l'Hydro-Québec a également annoncé la nomination de M. Léo Roy, du poste d'assistant exécutif du président (maintenant aboli) à celui de directeur général (Distribution et Ventes). M. Roy, qui est à l'Hydro-Québec depuis nombre d'années, était administrateur délégué à la Compagnie d'électricité Shawinigan depuis la nationalisation.



lisation en mécanique et électricité.

M. Boyd a eu une brillante carrière qui l'a bien préparé pour son poste actuel. Transféré à la Section des sous-stations, division métropolitaine de l'exploitation en 1946, il était nommé, en 1947, contrôleur des opérateurs.

En 1948, il devint assistant de l'ingénieur surintendant de la Section des sous-stations, puis ingénieur surintendant adjoint quelques mois plus tard et enfin, ingénieur surintendant.

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

JAN 30 1958 LE DEVOIR

Le juge Auguste Boyer retrouve à Québec ses souvenirs de politicien

QUÉBEC, 30 — Le juge Auguste Boyer, juge en chef de la cour de magistrat, était un spectateur intéressé, hier matin, au comité des bills privés de l'Assemblée législative.

Il a pris place du côté des députés de l'Union nationale, entre M. Laberge, député ministériel de Châteauguay, et M. Arsène Gagné, député ministériel de Montréal-Laurier. Il a causé pendant près d'une heure avec ces deux messieurs. Puis il a traversé de l'autre côté de la salle, pour causer avec le président de la commission des écoles catholiques de Montréal, M. Eugène Doucet.

Le juge Boyer, qui a présidé au recomptage-éclair des votes donnés à la mairie de Montréal le 28 octobre dernier, est ancien député conservateur de Châteauguay. Il a siégé de 1936 à 1939.

M. Boyer a pris le déjeuner en compagnie de M. Doucet et de M. John Bombay, procureur de la couronne à Montréal.

À la reprise de la séance, à 2h. 30, il a été admis à l'Assemblée législative et a assisté aux délibérations pendant un bon moment.

C'est rarissime, — cela n'arrive à peu près jamais, — que les juges viennent assister aux délibérations des politiciens. Ils se font généralement un point d'honneur de chasser de leur vie tout ce qui de près ou de loin touche à la politique.

Autres visiteurs

Parmi les autres visiteurs remarquables à Québec hier notons: M. J.M. Savignac, président du comité exécutif de la ville de Montréal; et M. Roland Lamarre, nouveau juge municipal dans la métropole du Canada.

Biogro
Boyer, A.

Décès du juge A. Boyer de la Cour de magistrat

Le juge en chef adjoint Auguste Boyer, de la Cour de magistrat, est décédé hier, à l'âge de 69 ans.

Malade du cœur depuis de nombreuses années, le juge Boyer avait subi une grave attaque au début des vacances judiciaires et avait dû être transporté à l'hôpital Maisonneuve, où il décédait hier matin.

Originaire de St-Isidore de Laprairie, le défunt était le fils de Joseph Boyer et d'Alexandrine Toupin. Il avait fait ses études classiques au collège de Montréal et au collège Ste-Marie, et ses études de droit à l'Université Laval (Montréal). Admis à l'exercice de la profession d'avocat en 1920, il devenait un des associés de l'hon. E.-L. Patenaude et du sénateur Gustave Monette. Subséquemment, il exerça avec le juge Ernest Simard de la Cour municipale de Montréal et Me Charles Coderre, C.R., secrétaire général du Barreau de la province, sous la raison sociale de Boyer, Simard et Coderre.

Très actif en politique, Me Boyer fut élu en 1936, sous la bannière de l'Union nationale, député du comté de Château-guay. Il devint plus tard, en 1944, président de la Commission des eaux courantes, et en 1945, juge en chef adjoint de la Cour de magistrat.

Outre son épouse, née Doyon (Gertrude), le défunt laisse : une fille Monique; un



Le juge BOYER

fils Maurice, et une bru, Mme Maurice Boyer (Jocelyne Leclair). Il laisse également un frère, M. Alphonse Boyer, fonctionnaire; une soeur, Mme Eva Gagné; une belle-soeur, Mme Oswald Boyer; sa belle-mère, Mme Léo Doyon; un beau-frère et une belle-soeur, M. et Mme Paul Doyon.

La dépouille mortelle est exposée au 3360, boul. Décarie, et les funérailles auront lieu samedi, à neuf heures, en l'église Notre-Dame-de-Grâce. L'inhumation se fera à St-Isidore de Laprairie.

Biogr. a.
Boyer

DÉCÈS DU JUGE BOYER À L'ÂGE DE 68 ANS

La magistrature déplore le décès du juge Auguste Boyer, juge en chef adjoint de la Cour de Magistrat, décédé hier à Montréal, à l'âge de 68 ans.

Le défunt laisse dans le deuil son épouse, née Gertrude Doyon, un fils, Maurice, une fille, Monique, ainsi qu'une soeur, Mme Eva Gagné, et un frère, Alphonse, de nombreux neveux, nièces, cousins et cousines.

Études

Le juge Boyer naquit à St-Isidore de Laprairie, le 27 novembre 1893.

Après avoir complété ses études secondaires aux collèges de Montréal et Ste-Marie, il obtenait sa licence en droit de l'Université Laval, en 1920.

Député

Député provincial du comté de

Châteauguay lors des élections de 1936, le juge Boyer devenait président de la Commission des eaux courantes du Québec en 1954.

Juge

L'année suivante, il était nommé juge en chef adjoint de la Cour de Magistrat, poste qu'il occupait au moment de sa mort.

Funérailles

La dépouille mortelle est exposée aux salons Bourgie Ltée, situés sur le boulevard Décarie, à Montréal.

Le service funèbre aura lieu samedi, à 9 h., en l'église Notre-Dame-de-Grâce et l'inhumation suivra à St-Isidore de Laprairie.

MONTREAL-MATIN, JEUDI, 30 AOUT 1962

Document(s) illisible(s)

lors du

microfilmage

LES NOTABLES DE MONTREAL

En 1911 il entra au service de la Banque Provinciale du Canada. Homme actif, très sociable, il fut vite estimé de ses compagnons de travail et de ses chefs.

Ne dans une modeste campagne du nord de la province, à St-Hippolyte, le jeune Ubald Boyer vit courtois fut l'école primaire. Puis, il poursuivit ses études commerciales complètes au collège de St-Jovite. Il fut une personnalité au sein, et dès lors il émergea et occupa successivement des postes sociaux et professionnels tout en étant un travailleur.

Tout jeune il assumait des postes de confiance. Il franchit toutes les étapes du Banquier de carrière. Il voyagea beaucoup afin d'acquies une expérience bancaire diversifiée. Il occupa des postes variés, tant à Montréal, qu'à Hull, Ottawa, Windsor, Ont.

En 1930 il était nommé gerant du bureau principal de la banque à Montréal. C'est à la direction de cette succursale qu'il sut établir sa valeur et se faire connaître du public en général.

Un distingué jeune banquier est un fervent du Golf.

La carrière d'un directeur général de banque n'est pas facile. Mais, il faut savoir se faire connaître et se faire connaître du public en général.

J-UBALD BOYER a été appelé le 15 janvier 1936 au poste de Gerant-General de l'institution où il avait débuté: La Banque Provinciale du Canada. Fait à noter, M. Boyer n'est âgé que de 36 ans.

"LA PATRIE"

7-3-1936

Commerce

la revue de l'homme d'affaires



Janvier 1957

MONSIEUR J.-UBALD BOYER,
Vice-président et gérant général de
LA BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA.

EXTRAIT d'une lettre datée du 7 janvier 1918 et adressée par monsieur J.-L. Valois, gérant de la succursale de Saint-André-Avellin de La Banque Provinciale du Canada, à monsieur J.-A. Turcot, secrétaire de la Banque, à Montréal:

re: Ubalde Boyer

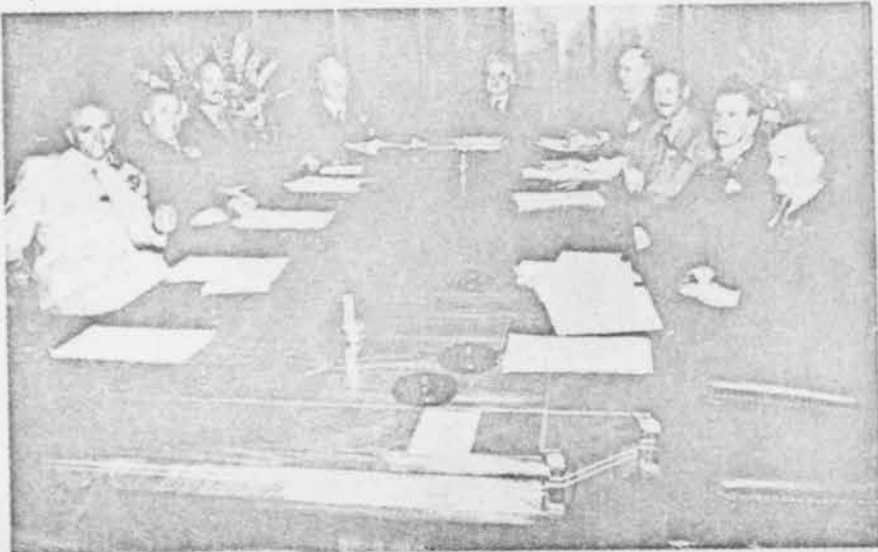
"Ce jeune homme a certainement, à mon idée, l'instruction pour faire un bon employé il possède bien l'arithmétique et la tenue des livres ainsi que les langues française et anglaise."

Extrait du procès-verbal d'une réunion spéciale du Conseil d'administration de La Banque Provinciale, tenue le 16 janvier 1936:

"sur proposition de monsieur Georges-A. Savoy, appuyé par monsieur L.-J. Coderre, il est résolu que monsieur J.-Ubalde Boyer, gérant du bureau principal de la Banque, soit nommé gérant général."

Peu nombreux sont les hommes qui, partis tout en bas, sont parvenus à l'échelon le plus élevé d'une entreprise; plus rares encore ceux qui ne mettent que 18 ans à y arriver. Énoncer le vieil axiome définissant la ligne droite comme le plus court chemin d'un point à un autre, c'est résumer du même coup la carrière de notre Homme du Mois. Certes, les détours n'ont pas manqué dans la route qui va du comptoir branlant et de la "cage à poules" de Saint-André au bureau lambrissé d'acajou de la rue Saint-Jacques, mais ces détours-là ont été purement géographiques.

L'homme du mois



Réunion du Conseil d'administration de la Banque, tenue à Québec il y a quelque temps déjà. De gauche à droite: MM. J.-Ulysse Ste-Marie, C.-E. Préfontaine, maintenant décédé; C. F. Corsley, Esioff Patenaude, J.-Edouard Labelle, président, Jules-A. Brillant, J.-Ubalde Boyer, Raoul-O. Grothé et Gaston Protte.

A travers la montagne C'est le 30 juillet 1899 que naquit d'Onésime Boyer, cultivateur après avoir été défricheur, et d'Emilie Beaudry, le dernier enfant d'une famille comprenant déjà cinq garçons et une fille. La principale richesse des Boyer consistait dans leur honnêteté et leur amour du travail. Deux vertus terriennes qui devaient demeurer intactes chez le banquier. Mais en attendant d'accéder aux arcanes de la haute finance, voici son père qui le

réveille: "Lève-toi, Ubalde, cinq heures!" Et notre Ubalde, encore tout gourde de sommeil, nu-pieds dans l'herbe mouillée de rosée, s'en va chercher les vaches. Poétique peut-être, mais bougrement froid pour les pieds!

Devant la maison s'élevait une montagne où le jeune Ubalde tendait ses collets — et ce fut là le début de sa passion pour la chasse. Au pied de la montagne courait un ruisseau fréquenté par les rats musqués; on



Visite aux Camps de Santé Bruchési. On reconnaît ici: Mgr. Irénée Lussier (extrême gauche), MM. Hector Perrier, Emile Massicotte, S. E. Mgr. Joseph Charbonneau, MM. Ubalde Boyer et François Vézina.



Assemblée des administrateurs de l'Institut Bruchési. De gauche à droite: MM. J.-A. Dufresne, Edouard Masson, A.-M. Cholette, Albert Surprenant, J.-Ubald Boyer, François Lavoie, Gaëtan Jarry, Charles-J. Dupuis, Gaston Gauthier et Jean-C. Lallemant.

vendait les peaux cinquante sous pièce et quand notre jeune nemrod avait amassé suffisamment de cinquante sous, il s'achetait soit un beau "mackinaw" soit une paire de "souliers de chevreuil" — et ce furent là ses premières opérations commerciales.

Les influences de l'enfance sont souvent les plus durables. Un jour, le Curé de Saint-André, le chanoine Bélanger, déclara, au cours d'une leçon de catéchisme: "Pour réussir dans la vie il faut être honnête, se lever de bonne heure et travailler fort." L'élève Ubald Boyer entendit. Il en fit sa discipline et n'oublia jamais ce bon conseil. Ce n'est cer-

tainement pas là la seule explication de son succès, mais c'en est une.

... l'Ecole Normale ... A 13 ans, il devient pensionnaire à l'Ecole Normale Jacques-Cartier de Montréal d'où, nanti d'un brevet académique qui lui ouvrira l'Université, il pourra plus tard s'acheminer vers la profession respectable, sûre et tranquille du notariat. C'est du moins ce que rêve son père et, plus timidement, le jeune Ubald. Mais au bout de deux ans, ses goûts s'affirment, et sa volonté. Il persuade son père de le laisser poursuivre des études commerciales.

et la géographie Au Collège de Saint-Jérôme, il se distingue en



A la réception suivant l'assemblée générale annuelle des actionnaires, le 13 décembre dernier. On reconnaît, debout: M. J.-Ubald Boyer, son premier gérant, M. J.-L. Valois, et M. J.-Edouard Labelle, président de la Banque.

COMMERCE

mathématiques, en dessin, en histoire, mais c'est à la géographie que vont ses préférences. La plus aride des sciences, si on la réduit à des noms de villes et à des statistiques; l'une des plus belles si on sait la rendre vivante en y joignant des leçons sur les produits du sol et du labeur humain. Le jeune Ubald trace de nombreuses cartes sur lesquelles il dessine, selon le cas, une gerbe de blé, un rouleau de papier, un silo, un wagonnet de charbon, etc., pour mieux se rappeler la production caractéristique de chaque région et c'est ainsi que se précisent davantage chez lui les notions abstraites de "ressources naturelles", "échanges commerciaux", "industrie", "agriculture", "finance". Quand le professeur mentionne un pays, le nom n'évoque pas seulement une tache de couleur sur la carte, mais des cultivateurs, des ouvriers spécialisés, des greniers, des entrepôts, des cheminées fumantes, comme plus tard, quand un client lui parlera de son entreprise... Mais nous sommes en 1918.

...l'amènent à la Banque. Le poste de commis "junior" est vacant à la succursale de La Banque Provinciale, à Saint-André-Avellin. Le gérant insiste auprès du père, qui insiste auprès d'Ubald, qui accepte sans enthousiasme. Les opérations bancaires ne l'emballent guère — non plus que le salaire de \$3 par semaine, jugé par d'aucuns exorbitant!

Le 18 janvier, 1918, il arrive donc à la banque et va s'asseoir devant un de ces énormes grands-livres alors en usage, sans se douter qu'il vient de faire ses premiers pas dans la carrière même où il doit atteindre à la notoriété. Dès la première journée:

— "Vous voyez ça?" lui demande le gérant, en lui montrant la pendule.

— "Je vois bien; c'est l'horloge de la Banque."

— "Ça, mon ami, c'est pour la clientèle, pas pour les employés. Ici, le personnel quitte le bureau quand le travail est terminé."

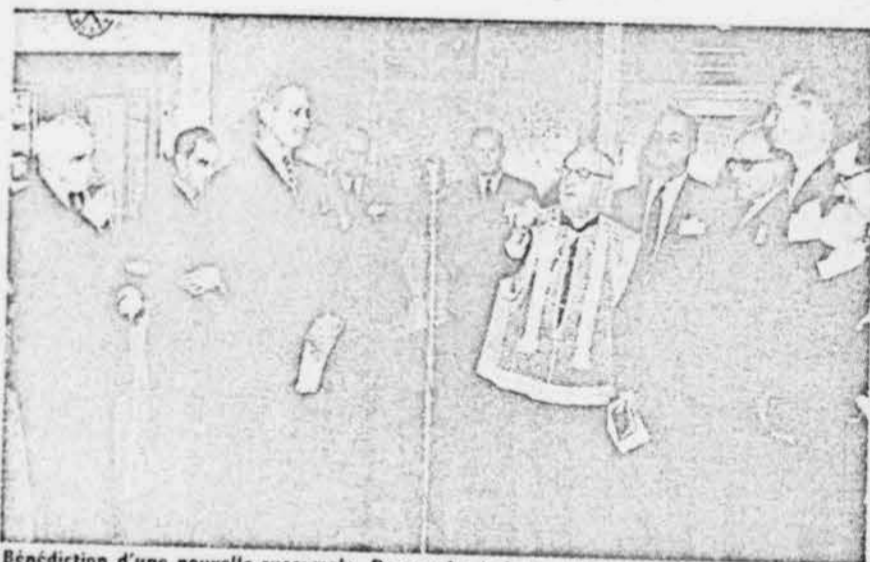
Sous l'égide de monsieur Valois, il apprend la valeur de l'ordre et de la méthode. Mais — ce qui est plus important encore au début d'une carrière — le gérant, un homme d'une haute probité, lui inculque le respect des valeurs morales et le sens de la conscience professionnelle. Deux ans plus tard, à l'importante succursale de Hull, il apprend, sous la direction

du gérant, monsieur H.-A. Champagne, la pratique du discernement et la psychologie des affaires, et se voit confier des responsabilités de plus en plus lourdes qui le préparent à des fonctions plus hautes. Il y demeure trois ans, qu'il résume en trois mots: "Là, j'ai travaillé!"

Il démissionne: ... En 1926, après trois ans à Ottawa comme comptable puis gérant-adjoint, commence une période de nomadisme. Promu, malgré sa jeunesse, au Service de l'Inspection, son existence désormais se règle sur les horaires des chemins de fer. Aujourd'hui à Saint-Jérôme, demain à Sorel et la semaine prochaine à Pembroke. Il visite toutes les succursales et agences, fait de la suppléance comme gérant en maints endroits, s'initie aux rouages les plus infimes du vaste mécanisme bancaire. Lors d'une inspection dans la région de Windsor, il soumet un rapport spécial sur quelques succursales où règne un certain mécontentement et se permet de suggérer des augmentations de salaires. A quoi on lui répond négativement sur un ton très cavalier qui n'a pas l'heur de lui plaire. Le jeune inspecteur, vexé par la lettre reçue de Montréal et intéressé par une offre alléchante que lui fait une importante maison de Détroit, télégraphie sa démission. On la refuse... et, après certaines explications, il revient sur sa décision.

... la première gérance ... Quelques mois au Service des Crédits et le voici enfin, en 1928, gérant de la succursale de la rue Bernard, à Montréal. D'autres seraient satisfaits d'être parvenus si vite à une position aussi enviable. Pas lui. Il se rend vite compte qu'il pourrait être beaucoup plus utile à la clientèle s'il entreprenait certaines études spéciales, qui lui permettraient de confronter son expérience avec la théorie. Faisant violence à son amour-propre, il s'inscrit, lui, gérant de banque, aux cours du soir des Hautes Etudes Commerciales où ses vingt-neuf ans lui donnent l'allure d'un patriarche égaré parmi des écoliers. Comme le père avait annexé à sa terre jaune "la terre argileuse du trécarré" pour varier sa culture, le fils enrichit sa pratique des affaires par la connaissance du droit commercial et de l'économie politique. Inutile d'ajouter qu'il n'a jamais regretté cette initiative et qu'il eut par la suite de très nombreuses occasions d'utiliser ce

COMMERCE



Bénédictio d'une nouvelle succursale. De gauche à droite: MM. J.-Edouard Labello, président, Benoit Benoit, administrateur, J.-Ubold Boyer; W. J. Bickley et J.-Y. Doucet, surintendants; M. l'abbé Georges-Etienne Lacasse, de la paroisse St-Pascal Baylon; MM. P.-E. Miron, gérant de la succursale; Roland Bock, C. F. Corsley et Arthur Simard, administrateurs de la Banque

qu'il avait appris à ces cours.

la dernière épreuve... En 1929, on le nomme gérant à une autre succursale... celle de Windsor, en Ontario. La dernière épreuve de son noviciat de chef. Bien qu'il n'en soupçonne rien au moment où il prend de nouveau le train pour l'Ontario, cet éloignement n'est qu'un ré-

cul avant un nouvel élan. La responsabilité gravite vers ceux qui sont aptes à l'assumer, a dit un penseur américain. A peine neuf mois plus tard, il est rappelé à Montréal où il devient gérant de la principale succursale, rue Saint-Jacques. Désormais il ne s'éloignera plus du siège de la Banque.

et le voici au sommet. C'est encore un jeune homme, mais déjà un vétéran. Le 16 janvier 1936, il est promu gérant général. Personne au Canada n'a jamais accédé à un tel poste à un tel âge, 36 ans. Ainsi donc, en dix-huit ans, le "junior" de Saint-André-Avellin aura atteint le plus haut poste exécutif de la Banque. Voici l'heure du chef.

Il faut encore citer d'autres dates, marquer d'autres jalons. En 1948, il est élu membre du Conseil d'administration; en 1951, vice-président. Sa compétence professionnelle a été reconnue par l'Association des banquiers canadiens, qui le porte à la vice-présidence en 1945, à la présidence en 1949 et à la présidence honoraire en 1951. En même temps qu'il présidait le groupement professionnel canadien, il assumait les fonctions de vice-président pour le Canada de l'American Bankers' Association.

Entre temps, la confrérie des célibataires endurcis a dû enregistrer une importante défection. Monsieur Boyer a épousé, le 3 juillet 1948, mademoiselle Laurette Héту, fille d'Alfred Héту. De ce mariage est née une fille, Michèle.

Le banquier. Le vieil adage américain: "le bon homme et la bonne place" est incomplet; il faut y ajouter "au bon moment". C'est à cette synchronisation parfaite entre leur chef et les circonstances que les entreprises doivent de traverser sans avanie les périodes difficiles. Ainsi, par exemple, la conversion de l'économie canadienne dans l'après-guerre présentait un grave problème pour toutes les banques. On parlait de régression, de déflation, voire de crise. N'avait-on pas poussé trop loin, sous la pression des besoins militaires, la capacité de production de certaines de nos entreprises? Dans quelle mesure fallait-il miser sur l'avenir? Le trop de prudence et le trop de témérité pouvaient être également néfastes. C'était le temps plus que jamais de regarder, non pas seulement aux chiffres, mais au capital moral des entreprises. Voilà une étude où s'était adonné depuis longtemps le gérant général de La Banque Provinciale du Canada. Il suffira de rappeler ici que les prêts de la Banque sont passés de \$32 millions en 1946 à \$129½ millions en 1956 pour mesurer la portée des décisions prises en l'occurrence.

"Pour être banquier, répète-t-il volontiers, il faut être humain, voir l'homme derrière le client". Et, il n'y a qu'une façon de juger son homme, c'est de l'observer dans son milieu propre. Les chiffres sont inadéquats, en ce sens qu'un bilan rassurant peut souvent dissimuler

une administration très incompétente tandis qu'on peut parfois trouver derrière un bilan précaire un potentiel humain insoupçonné. Convaincu que la solvabilité et la rentabilité d'une entreprise résident surtout dans la qualité de ses chefs et de son personnel et dans l'efficacité de ses méthodes, il ira toutes les fois que ce sera possible, se documenter sur place, en observant de près tous les intéressés et en notant bien la marche des opérations. S'agit-il d'une industrie forestière? Il se rendra au chantier même et étudiera minutieusement tous les détails de l'exploitation, depuis l'abattage des arbres jusqu'au flottage des billes sur la rivière, au sciage et à la mise en piles dans la cour à bois. Même chose pour la culture industrielle du tabac, pour les coopératives agricoles, pour les manufactures et pour une foule d'autres entreprises. Ainsi documenté, il peut accorder ou refuser à bon escient les demandes qui lui sont présentées et souvent recommander un prêt important, risqué peut-être à se fier uniquement aux chiffres, mais justifié si l'on tient compte de tous les facteurs. La liste serait longue des entreprises qui doivent à ces placements hasardeux en apparence d'avoir pu se maintenir et prospérer. Quelques-unes même, à un certain moment presque acculées à la faillite, s'évaluent aujourd'hui en millions.

Quels ont été les fruits de ce qu'on pourrait appeler cet humanisme bancaire? Depuis plus de vingt ans qu'il dirige les destinées de La Banque



Clôture de la 22^e campagne de la Fédération des Oeuvres de Charité, en 1954. On voit ici le cardinal Léger, M. J.-Ubaldo Boyer, président de la campagne, M. Raymond Dupuis, président de la Fédération, et Mme Boyer

COMMERCE

Provinciale, monsieur Boyer s'est à ce point identifié à elle qu'on ne peut les dissocier. Suivant l'expression de nos compatriotes anglophones il est devenu "Mr. Provincial Bank". Pour apprécier les résultats il n'est donc que de feuilleter les rapports annuels. L'actif de la Banque est passé de \$51,281,972 en 1936, à \$141,657,913 en 1946 et à \$295,579,382 en 1956. Monsieur Boyer serait le dernier à s'attribuer le crédit de ce progrès; quand on lui en parle, il insiste toujours que c'est là le résultat de multiples efforts concertés. Il se plaît à rendre hommage au sens averti des affaires de ses collègues du Conseil d'administration et à souligner la collaboration généreuse qu'il a toujours reçue des officiers et de tout le personnel de la Banque. Mais chose certaine, c'est que son nom restera étroitement associé à un essor extraordinaire de la Banque, essor manifesté de multiples façons: par l'amélioration des services, la mécanisation de la comptabilité, la modernisation de certains immeubles, l'institution d'une Caisse de Retraite et de l'assurance-maladie, la formation de spécialistes, et par un allant général dont les chiffres cités plus haut (adéquats, ceux-là!) témoignent éloquemment.

L'homme d'oeuvres. Bien avant de prendre épouse, monsieur Boyer parlait de "ses" enfants et de "sa" famille. On disait même de lui qu'il était "le célibataire avec la plus nombreuse famille". En même temps qu'il s'identifie à la Banque, il s'identifie aux Camps de santé Bruchési, dont il est le trésorier honoraire depuis 1933. Familier des puissants, il l'aura été également des plus humbles — les enfants pauvres. Pendant des années, il a passé les fins de semaine de la belle saison parmi les petits, logeant dans la maisonnette du gardien et travaillant comme le dernier manoeuvre. De l'aveu même de la Direction, si les Camps peuvent aujourd'hui accueillir 665 enfants au lieu de 240 comme c'était le cas en 1933, on le doit en grande partie au trésorier et à ses amis, dont les dons généreux ont permis l'acquisition de terrains, l'amélioration des bâtiments et la construction de nouveaux pavillons.

Sous sa présidence, la campagne 1954 de la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises enregistre une augmentation de \$130,000, l'une des plus considérables de son histoire.

Il n'y a que les désœuvrés pour n'avoir pas le temps de s'occuper d'œuvres sociales. Malgré les multiples obligations de sa charge, les nombreuses visites aux succursales, aux clients, aux correspondants américains et européens, il trouve le moyen de s'intéresser activement à nombre d'organisations charitables. Il est président de l'Institut Bruchési, vice-président de la Fédération des Œuvres de charité c.-f., membre du Conseil du Bien-Etre social, directeur de la Société de Service Social aux Familles, directeur de la colonie Notre-Dame.

En avril 1949, la médaille "Pro Ecclesia et Pontifice" lui a été décernée pour services rendus à l'Eglise et au Saint-Siège.

L'homme du monde. Homme du monde sans être mondain, monsieur Boyer a la prestance et les manières d'un gentilhomme de race. Cette adaptation du milieu rural aux cercles les plus exclusifs de la société qu'il faut ordinairement plusieurs générations à réaliser, il l'a réussie d'un seul coup. Il se meut dans tous les milieux avec la même aisance. Ses amis se recrutent dans les strates sociales les plus diverses. Il est ad-

ministrateur de la Crown Life Insurance Company et de la Gatineau Lumber & Builder Supply Ltd.; gouverneur à vie de l'Ecole de Commerce de Québec; gouverneur de la Chambre de Commerce des Jeunes de Montréal et de la Palestre Nationale; membre de la Chambre de commerce de Montréal, du Montreal Board of Trade et de l'Association des Hommes d'affaires du Nord; membre des clubs Seigniory, Laval-sur-le-Lac, St-Laurent Kiwanis, St-Denis, Outremont et Quebec Winter Club. Enfin, président du Grand Opéra de Montréal, récemment formé.

Fervent chasseur, il a déjà abattu, dans la même journée, quatre chevreuils (photo à l'appui). Sa meilleure ronde de golf, 95. "Aujourd'hui, je ne serais sûrement pas capable d'en faire autant". Le trésorier des Camps Bruchési a dévoré le golfeur.

Il adore le théâtre, la musique, le chant et les voyages.

L'homme. Grand, mince, droit comme un if, il a l'œil vif et la démarche alerte. A 57 ans, il est encore plein de vie et abat chaque jour la besogne de deux ou trois hommes ordinaires. Deux détails sont importants à souligner parce qu'ils révèlent déjà deux aspects de sa personnalité: sa mise impeccable, quoique sans recherche, dénote le sens de l'ordre; ses gestes précis, l'esprit de méthode.

Si on lui demande ce qu'il apprécie avant tout chez un employé ou un client, il répond sans hésiter:

— La franchise. Il y a plus à obtenir d'un homme très ordinaire s'il est sincère que de l'hypocrite le plus intelligent.

Du même coup l'homme vient de nous livrer le trait dominant de son caractère et le banquier, son premier principe: *la sincérité*. La sincérité, voilà, semble-t-il, le commun dénominateur des opinions glanées auprès de ceux qui le connaissent bien. Prudent et sur la réserve avec les inconnus, il n'y a pas d'ami plus loyal ni plus serviable. "on peut l'appeler à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, on ne le dérange jamais". Sensible, il se souviendra toujours de la moindre attention comme aussi d'un manque de franchise. Fier, il reste simple envers tous et n'a pas pour un sou de snobisme. Droit, il ne déteste rien tant que la dissimulation... "faut pas lui conter de blague, ça vient de finir". Généreux à "donner sa chemise". Sévère,

mais juste. Prompt, mais toujours empressé à s'excuser.

Il y a deux sortes d'autodidactes ou "self-made men": ceux qui, croyant qu'un certain succès tient lieu de tout, vont jusqu'à s'enorgueillir de ne rien devoir aux professeurs, et ceux qui, n'ayant pu suivre des cours avancés, y suppléent par des lectures constantes et méthodiques et surtout par l'étude de ces manuels vivants que sont les hommes. Monsieur Boyer appartient d'emblée à la deuxième catégorie et quand on dit de lui que c'est un "self-made man", c'est un compliment et non une excuse.

A quoi tient sa réussite? Aucune recette. Aucun de ces slogans dont certains aiment orner leur bureau et leur cerveau. Il dit simplement:

— Travailler pour les autres, c'est le meilleur placement.

Voilà l'histoire du petit gars, issu des paysages souriants de Saint-André-Avellin, qui est devenu l'une des personnalités les plus respectées des milieux financiers.

On naît poète, mais on devient banquier.

Jean-Marie POIRIER

LA PRESSE
DEC 13 1957

M. J.-U. Boyer, président de la Banque Provinciale du Canada

L'assemblée annuelle de la Banque Provinciale du Canada, tenue cette semaine, demeurera l'une des plus importantes de cette institution, dont la naissance a coïncidé avec le tournant du siècle. On a rappelé le souvenir de son président décédé il y a quelques mois, M. Edouard Labelle; on a assisté à la démission de l'hon. Jules-A. Brillant, président provisoire; enfin, on a applaudi à l'élection de M. J.-U. Boyer comme président.

Depuis un certain temps, M. Boyer était vice-président administratif et gérant général de la Banque Provinciale. Il était trop près du sommet pour ne pas l'atteindre. La mort inopinée de M. Labelle le designait aux yeux de tous pour lui succéder. M. Brillant, qui demeure président du conseil d'administration et président du comité exécutif, avait assumé la présidence de la Banque en attendant l'assemblée annuelle.

Fils d'une famille adonnée aux travaux de la terre, dans la région de Montréal, M. Boyer est un banquier de carrière. Il a hérité des qualités particulières du paysan: prudence, flair et opiniâtreté, aux-

quelles il en a ajouté d'autres acquises au contact des hommes et au feu de la lutte quotidienne. M. Boyer a connu tous les stades de sa profession et il en a tiré une vaste expérience.

Depuis nombre d'années, il s'intéresse à plusieurs oeuvres sociales et artistiques et ne refuse jamais sa collaboration aux entreprises charitables. Les associations bancaires du Canada et des Etats-Unis ont reconnu ses mérites professionnels et lui ont confié les plus hauts postes. Même l'Eglise lui a décerné la médaille "Pro Ecclesia et Pontifice".

La confiance du public dans la Banque Provinciale n'a jamais fait défaut depuis les cinquante-sept années de son existence. Le bilan du dernier exercice témoigne d'une excellente situation financière. Ainsi on note une hausse notable des dépôts courants et des prêts commerciaux. On peut sans crainte prévoir que sous la présidence de M. Boyer cette institution poursuivra sa marche accélérée vers le progrès.

M. J.-U. Boyer, président de la Banque Provinciale

DEC 15 1957.

LA PATRIE
ELU PRESIDENT



J.-U. BOYER

M. J.-U. Boyer a été élu aujourd'hui président de la Banque Provinciale du Canada à la réunion du Conseil d'administration qui a suivi immédiatement l'assemblée générale annuelle des actionnaires. A la même réunion, l'hon. E.-L. Patenaude, C.P., C.R., a été réélu président d'honneur, l'hon. Jules-A. Brillant, C.L., C.B.E., président du Conseil d'administration et président du Comité exécutif, M. C. F. Carsley, vice-président, et M. Léo Lavoie a été nommé gérant général. Les actionnaires de la Banque ont aussi réélu les administrateurs suivants: Me L. Emery Beaulieu, C.R., MM. Benoit Benoit, Roland Bock, Ignace Brouillet, D.Sc.A., Ing. P. Charles-E. Demers, Ing. P., l'hon. Raoul-O. Grohé, C.L., M. J.-Louis Lévesque, D.Sc.Com., l'hon. Gérard Martineau, C.L., MM. Lucien Massé, C.A., L.D., Gaston Pratte, l'hon. J.-Ollier Renaud, C.L., C.R., et Me Arthur Simard.

Il succède à l'hon. J.-A. Brillant, C.L., C.B.E., de Rimouski.

M. J. Ubald Boyer a été élu président de la Banque Provinciale du Canada à la réunion du conseil d'administration qui a suivi immédiatement l'assemblée générale annuelle des actionnaires. Il succède à l'hon. Jules-A. Brillant, C.L., C.B.E., réélu président du conseil d'administration et du comité exécutif, qui occupait le poste de président depuis la mort de M. J.-E. Labelle. M. Léo Lavoie a été confirmé dans ses nouvelles fonctions de directeur général et tous les membres du conseil d'administration ont été réélus.

M. Boyer est fils de cultivateur, il est né à Saint-André-Avellin en 1896. Il est un banquier de carrière, en 1918, immédiatement après avoir terminé ses études commerciales, il est entré à la banque dont il est maintenant le président. Après des stages aux bureaux de Montréal, Ottawa et Windsor, Ont., il devint en 1930 gérant de la succursale principale à Montréal, six ans plus tard, il devint directeur général. En 1948, il était appelé au conseil d'administration, deux ans plus tard, il était nommé au poste de vice-président et, en octobre 1957, à celui de vice-président administratif.

M. Boyer s'est toujours vivement intéressé aux œuvres sociales. Il est le président-fondateur du Grand Opéra de Montréal, président de l'Institut Bruchési de Montréal, Inc. et trésorier honoraire des camps de



M. J. UBALD BOYER

santé Bruchési; il est membre de la Corporation de l'Institut du radium de l'Université de Montréal et de la province de Québec, et du conseil canadien du bien-être social; il est directeur de la colonie Notre-Dame, Inc.

L'Association des banquiers canadiens a reconnu sa compétence professionnelle en le portant à la vice-présidence en novembre 1945, puis en l'élevant président en juin 1949 et président honoraire en juin 1951. A aussi été vice-président pour le Canada de l'American Bankers Association de 1949 à 1951.

En reconnaissance de son dévouement aux œuvres sociales, le Souverain Pontife lui a décerné, en avril 1949, la médaille "Pro Ecclesia et Pontifice" pour services rendus à l'Eglise et au Saint-Siège.

M. Boyer compte de très nombreux amis dans tous les domaines et à tous les degrés de l'échelle sociale. Il est administrateur de la compagnie d'assurance-vie Crown Life et de Gatineau Lumber & Builders Supply Limited; gouverneur à vie de l'École de commerce de Québec, Inc., gouverneur de la Chambre de commerce des jeunes du district de Montréal et de l'Association athlétique nationale de la jeunesse (Palstre Nationale) à Montréal; membre de la Chambre de commerce du district de Montréal, du Montreal Board of Trade et de l'Association des hommes d'affaires du nord de Montréal, Inc.

**LE PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA BANQUE,
M. J.-U. BOYER**

Notes Biographiques

M. Boyer est né à Saint-André-Avellin le 30 juillet 1899.

Il est entré à La Banque Provinciale du Canada en 1918, immédiatement après avoir complété ses études commerciales.

En 1930, après des stages aux bureaux de Montréal, d'Ottawa et de Windsor, Ontario, il devint gérant de la succursale principale de la Banque, au 221 ouest, rue Saint-Jacques, à Montréal. Le 16 janvier 1936, on lui confiait le poste de Directeur Général et il était élu membre du Conseil d'administration de la Banque le 8 janvier 1948. Le 10 janvier 1951 il devenait Vice-Président, le 2 octobre 1957, Vice-Président Exécutif et le 12 décembre 1957 il était élu Président.

Nommé à la vice-présidence de l'Association des Banquiers Canadiens en novembre 1945, il en devint le président en juin 1949 et en demeura le président honoraire de 1951 à 1958. Il fut également vice-président pour le Canada de l'American Bankers Association de 1949 à 1951. En avril 1949, le Pape Pie XII lui décerna la médaille «Pro Ecclesia et Pontifice» en reconnaissance de son dévouement aux œuvres sociales et pour services rendus à l'Église et au Saint-Siège.

M. Boyer est aussi administrateur de diverses entreprises, dont la compagnie d'assurance-vie Crown Life, Gatineau Lumber & Builders Supply Company Ltd., Le Pavillon du Meuble Ltée, Les Librairies Pilon Inc. et Urgel Bourgie Ltée.

Le 3 juillet 1948, il épousa Mlle Laurette Héту, fille de feu Alfred Héту, et une fille, Michèle, est née de ce mariage.



Message du Président sortant, M. J.-U. Boyer

Le Directeur de votre revue, M. René Cousineau, m'a demandé de vous transmettre un message à l'occasion de ma retraite comme Président de la Banque. C'est avec plaisir que je répons à son invitation. Je tiens principalement à insister sur le fait suivant: si je suis arrivé à un certain succès à la Banque Provinciale, je le dois en grande partie à la franche collaboration de tous les employés et officiers de cette Banque, à leur zèle, à leur dévouement. La rapide ascension connue par la Banque à partir de 1946 n'aurait pas été possible sans cette collaboration qui ne s'est jamais démentie.

Mes remerciements, hélas! ne peuvent atteindre tous ceux qui au cours des cinquante années de ma carrière ont œuvré avec moi. Plusieurs ont disparu en cours de route. Mais j'offre l'expression de ma plus vive gratitude à tous les artisans encore vivants de l'expansion de notre commune entreprise.

À mon successeur, M. Léo Lavoie, avec lequel j'ai eu le plaisir de travailler en étroite collaboration alors qu'il assumait le poste de Directeur Général, j'offre mes meilleurs vœux de succès pour qu'il conduise la Banque à de nouveaux sommets et je transmets également à votre nouveau Directeur Général, M. Raymond Primeau, mes meilleurs vœux de réussite.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'J.-U. Boyer'. The signature is fluid and cursive, with the first letters of the first and last names being capitalized and prominent.

J.-U. Boyer

BOYER, Louis-Alphonse

Retired merchant. Son of late Louis Boyer and Amelie (Migneault). Born and baptised in Montreal, may 31, 1839. Educated at Chambly and St-Mary's (Jesuit) College. Followed mercantile career for some years and was a director of the Royal Canadian Insurance Co., la Banque Ville-Marie and other institutions; served as mayor of St-Lambert for 10 years, from 1878. Was flour inspector in Montreal. Sat for Maskinongé (H.C.) Liberal interest, 1872-1878. Unsuccessfully contested Jacques-Cartier (H.C.) g.e. 1904. A roman catholic. Married in 1865 Alphonsine Meilleur, daughter of Dr.J.B.Meilleur, Supt. of Education,L.C. Residence: 58 Drummond st., Montréal. Member of Club Canadien de Montréal; Club St-Denis.

Ex: Canadian Men and Women of the time,
Morgan, 1912, p. 132.

..... Mr. Boyer is one of the managers of the Estate Boyer, an estate of immense wealth, giving it all his attention.

Ex: Gazetteer of Montreal, p.427, 1892.

M.Boyer eut un fils du nom d'Aurélien. Celui-ci était ingénieur civil et il est né à Montréal en 1874. Il était de la firme Silico Ltd dont il était le président. Il demeurait à 551 Argyle,Outremont. Bureaux: 103 St-François-Xavier.

LE DOCUMENT SUIVANT
EST ILLISIBLE

DECES D'UN
CITOYEN DES
MIEUX CONNUS

30-5-1916

M. Louis-Alphonse Boyer, ancien député, meurt à l'âge de soixante-dix-sept ans.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

M. Louis-Alphonse Boyer, ancien député, meurt à l'âge de soixante-dix-sept ans.



M. L. A. BOYER, ancien député, vient de mourir subitement.

Après deux semaines de maladie, M. Boyer est mort subitement, hier après-midi, au Club St-Jacques, dans les Laurentides, où il était en excursion de pêche, avec quelques amis. La nouvelle qui est arrivée à Montréal par téléphone, a causé une vive émotion aux membres de sa famille et a grandement surpris un très grand nombre de connaissances du défunt qui étaient bien devenus habitués à son âge avancé.

Avant qu'il fut âgé de 77 ans, M. Boyer jouissait d'une robuste santé et lorsqu'il quitta Montréal au milieu de la semaine dernière, rien ne pouvait lui faire prévoir que la mort le rattraquait si tôt.

M. L. A. Boyer naquit à Montréal le 31 mai 1838. Il était le fils de Louis Boyer. Il fit ses études à Chambly puis au collège Sainte-Marie, dans la métropole. Pendant plusieurs années il occupa l'administration et fut l'un des directeurs de la compagnie Royal Canadian Insurance et de plusieurs autres institutions. Il fut maire de Saint-Lambert puis résida à LaSalle. Quelques années plus tard il dirigea une ferme modèle à Saint-Lambert. De 1873 à 1878, il agit comme inspecteur de la farine dans le district de Montréal. Pendant six ans, de 1872 à 1878, M. Boyer fut député fédéral du comté de Maskinonge. En 1884, il fut candidat dans le comté de Jacques-Cartier.

En 1867, M. Boyer épousa Mlle Alphonsine Meilleur, fille de feu le Dr J. B. Meilleur, ancien surintendant de l'Instruction publique pour le Bas-Canada. Ils eurent deux fils et deux filles qui survivent. MM. Louis Boyer, C. R. et Aurélien Boyer, ingénieur civil et Mme Richard, femme de M. Georges A. Simard, conseiller législatif et Mme R. P. Bonin. Le défunt était le frère de l'honorable Arthur Boyer.

Ses respectueuses condoléances sont acquies à la famille en deuil.

30-5-1916

J. A. FRIESE



L. J. C. E. Boyer

Funeral services will be held at 9 a.m. Saturday in St. Leon de Westmount Church for Mr. Justice Louis Joseph Charles Emile Boyer, retired judge of the Superior Court, who died Wednesday. He was 93.

Born in Longue Pointe, Mr. Boyer was the son of the late L. A. Boyer, once a Member of Parliament for Maskinonge and of Alphonse Meilleur, daughter of the late Dr. J. B. Meilleur, first Quebec Superintendent of Public Education.

Mr. Boyer received his early education at l'Ecole Normale Jacques-Cartier and later attended College de Montreal, where he graduated with high honors and won both the Prince of Wales Medal as well as the medal awarded by the Governor General.

During the following years, he studied law at McGill University from which he graduated at the head of his class.

After being called to the Bar, Mr. Boyer practiced first with the firm of Dandurand, Brodeur and Boyer and later with Hibbert, Boyer and Gosselin.

He was solicitor-lawyer for Cartierville and Westmount for a number of years.

In 1911 he ran as a Liberal against Hon. F. D. Monk in the general election but was defeated.

He later was called to the bench of the Superior Court in 1924 and nine years later, Chief Justice R. A. E. Greenshields named him to the Bankruptcy Court, a post which he had occupied for 29 years when he retired at the age of 81.

Apart from handling many major cases while on the bench, Mr. Boyer also was known for his work as president of the Royal Commission of Inquiry which followed the Laurier Palace Fire.

Active in sports, he was a member of the Shawinigan, Winchester, Laval-sur-le-Lac and St. George Snowshoe Clubs. He was also a member of the College de Montreal and McGill University Alumni and the Reform Club, of which he was a past president.

He was predeceased by his wife, the former Marie Alice Mathieu; and two daughters, Marthe (Mrs. Georges Lafrance) and Cecile.

He is survived by two sons, Louis A. and Alphonse D.; eight daughters, Jeanne (Mrs. Gurth Pretty), Claire (Mrs. C. E. Rinfrel), Simone (Mrs. Andre Lesperance), Marcelle (Mrs. Guy Lanctot), Pauline (Mrs. Yvon R. Tasse), Madeleine (Mrs. Laurent Gelly), Lucienne (Mrs. Albert Mayrand), and Therese; 27 grandchildren; and 19 great grandchildren.

Burial will be in Cote des Neiges Cemetery.

Le juge L.-C.-E. Boyer

Les funérailles du juge Louis-Charles-Emile Boyer, âgé de 93 ans, auront lieu demain. Le juge Boyer avait recommandé la loi qui empêchait les enfants de 16 ans d'aller dans les cinémas au Québec.

Ce magistrat, qui avait pris sa retraite en 1952, est décédé mercredi à sa maison de Westmount, après une brève maladie.

Il avait présidé une Commission royale d'enquête sur l'incendie du cinéma Laurier Palace qui avait fait 78 morts, en 1927. C'est sur sa recommandation que la Loi interdisant aux enfants d'aller au cinéma a été adoptée.

Son père était Alphonse Boyer, ancien député libéral de Maskinongé au Parlement. Sa mère était Alphonse Meilleur, fille du Dr J.-B. Meilleur, premier surintendant de l'instruction publique dans la province. Le juge lui-même avait tenté sa chance, mais sans succès en politique. Il avait été défait comme candidat libéral aux élections fédérales de 1911.

Ceux qui firent notre pays

*Le Droit, Ottawa,
6 février 1917.*

Biographies canadiennes

DAVID BOYLE
(1842-1911)

David Boyle naquit à Greenock (Ecosse), le 1er mai 1842. Il vint au Canada avec ses parents, alors qu'il n'avait que 14 ans. Il se fit professeur et, durant dix ans, remplit les fonctions de principal de l'école publique d'Elora, en Ontario.

Bientôt intéressé dans l'archéologie, il devint une autorité dans cette science appliquée à sa province. Il se dépensa successivement comme conservateur du musée de l'Institut Canadien, à Toronto, puis du musée du département de l'Education de l'Ontario.

Les *Rapports Archéologiques* de David Boyle, publiés en appendice aux rapports du ministère de l'éducation de l'Ontario, sont considérées comme une documentation précieuse. Il a aussi publié *Notes on the life of Dr. Joseph Workman* (Toronto, 1894); *Notes on primitive man in Ontario* (Toronto, 1895); *The Township of Scarboro* (Toronto, 1896); *Uncle Jim's Canadian Nursery rhymes* (Toronto, 1908). Il mourut à Toronto, le 14 février 1911. Il était licencié en droit de l'Université de Toronto.

L'honorable F.-Philippe Brais

C.B.E., C.R., LL.D., M.C.L.

Membre du Conseil Législatif

Propos recueillis par Roger Champoux



D'un long cigare monte un mince filet de fumée . . .

L'homme est à la fenêtre et regarde le sombre canyon de la rue Saint-Jacques, dont les buildings de granit gris conservent en leurs chambres fortes près de la moitié peut-être de la fortune du pays. Devant le rideau vert du Mont-Royal se dressent les squelettes de fer et de béton de quatre gratte-ciel qui, dans trois ans, donneront à Montréal une allure de Gotham.

Il ne détache pas ses yeux du spectacle. Un trait de fine lumière éclaire un profil qui m'est familier mais que j'ai le loisir de scruter. Le visage offre une grande netteté de lignes. Un menton solide, indice d'énergie et de ténacité; un front large, creusé de quelques rides à peine; un nez droit et des lèvres minces, qui sourient volontiers. De la carrure de l'homme se dégage une impression de force. Il est d'une sobre élégance dans un costume sombre et de bonne coupe.

Ni secret ni recette!

L'Honorable F.-Philippe Brais quitte son poste d'observation.

... "Vous me demandez de vous révéler le secret de la réussite? S'il y avait un secret, il n'y aurait qu'à le découvrir et la réussite ne serait plus que l'utilisation habile d'une recette. Ni secret ni recette! Je ne puis que vous servir le lieu commun classique: le travail, toujours le travail! Comme vous le voyez, c'est très simple. Mais la réussite de tout homme, quelle qu'elle soit et dans n'importe quel milieu, est toujours fonction d'un engagement. La réussite . . . ce n'est pas l'argent, ce ne sont pas les honneurs, ce n'est pas non plus le prestige. La réussite consiste à savoir tenir les engagements que l'on a pris envers les siens et surtout envers soi-même."

Un maître: Perron

Montréalais de naissance, Philippe Brais n'a pas mis vingt ans pour parvenir au sommet de sa profession. Mais détrompez-vous si vous croyez que cette ascension a été facile! "Très jeune, j'étais attiré par le génie civil. Mon père, représentant d'importantes sociétés industrielles d'Angleterre, connaissait les avantages du bilinguisme; aussi me conduisit-il, tout jeune, au High School. Dans ce temps-là, toute mon ambition était de devenir ingénieur civil. Mais un parent et ami de notre famille, le redoutable Léonide Perron, entendait les choses autrement. "Tu feras ton droit, mon petit bonhomme, tonna-t-il, et il faut d'abord que tu fasses ton cours classique. J'irai moi-même te conduire au collège . . . par les oreilles, s'il le faut! Ou par le fond de culotte!" J'obtempérai

Notes biographiques

Fils de N. E. Brais. Né à Montréal, le 18 octobre 1894. Etudes au Montreal High School, au Collège Ste-Marie de Monnoir et à l'Université McGill. Epouse, en 1925, Louise, fille de J.-E. Doré. Il en a un fils et cinq filles.

C.B.E., C.R., LL.D., M.C.L. Membre de l'étude légale Brais, Campbell, Mercier et Leduc, avocats.

Commandeur de l'Ordre de l'Empire Britannique (1943). Membre du Comité Exécutif ainsi que membre et Leader du Gouvernement au Conseil Législatif (1940). Président conjoint du Conseil d'administration de la Commission d'Information en temps de Guerre (1941-45). Membre de l'Exécutif pour le Dominion et Président conjoint, division de Québec, du Comité National des Finances en temps de Guerre (1941-45). Président de l'Association du Barreau Canadien (1944-45). Bâtonnier Général de la Province de Québec (1949-50). Président conjoint de la Campagne de Souscription en faveur de l'Université de Montréal (1947-48). Président, Comité des Donateurs, Université de Montréal. Président, Club de Réforme de Montréal (1938). Membre honoraire, American Bar Association, Montreal Board of Trade et Société Canadienne de la Croix-Rouge. Docteur en droit "honoris causa" de l'Université de Montréal (1945) et de l'Université Laval (1953).

Président, General Theatres (Quebec) Ltd. Président du Conseil d'administration, Rediffusion Inc. Membre du Conseil d'administration des entreprises suivantes: Canadian Pacific Railway Company; Sun Life Assurance Company of Canada; Montreal Trust Company; Banque Canadienne Nationale; Fraser Companies Limited; Woods Manufacturing Co. Ltd.; The Wabasso Cotton Co. Ltd.; Canadian Investment Fund, Ltd., et de Canadian Fund, Inc.

Membre du Conseil Consultatif Canadien, Sun Insurance Office, Ltd., Londres, et Empire Trust Co., New-York. Délégué Canadien au Comité d'Organisation du Tribunal International de Justice, Washington (1945). Président général de la Campagne de la Fédération des Oeuvres de Charité Canadiennes-Françaises (1944).

Clubs: Mount Royal, St-Denis, de Réforme de Montréal, Laval-sur-le-Lac (Montréal), Seigniory, Rideau (Ottawa), Garrison, de Réforme de Québec.

Récréation: Équitation.

Résidence: 21, avenue Roskilde, Outremont. Bureaux: 360 ouest, St-Jacques, Montréal.

bien sagement, car je savais déjà que celui qui osait passer outre aux décisions d'un Perron risquait de le regretter.

"Et c'est l'hon. J.-L. Perron qui avait raison, parce que le droit est un instrument aussi précieux qu'essentiel, précise Me Brais, qui enchaîne aussitôt: mais le droit ne suffit pas. Il faut y ajouter la comptabilité, l'initiation à la science des chiffres, et compléter le tout par une connaissance pratique de la langue anglaise. Il s'agit là, souligne Me Brais, non pas d'une recette magique, mais des éléments d'une formation. Une fois ces éléments acquis, la lutte est moins difficile."

Un défaut: l'impatience

Le cigare est éteint. Le silence le plus complet nous entoure et Me Brais me paraît plus tendu. C'est qu'il n'est pas friand de balivernes. Il aurait horreur de parler pour ne rien dire et il apprécie le poids des mots. Lui ayant demandé "sa" définition du succès, il entend me répondre avec la lucidité pénétrante de l'homme de loi rompu à toutes les subtilités des textes.

"Il va sans dire que tout homme aspire au succès. Chacun veut réussir, et quoi de plus normal? Mais ce qui gâte tout, trop souvent, c'est l'impatience. Au lieu de se fixer un objectif bien défini et de prendre les moyens de l'atteindre, il en est qui veulent brûler les étapes, multiplier les initiatives. Un insuccès est souvent attribuable aussi à l'absence d'esprit d'équipe ou bien encore au manque de persévérance dans l'effort."

La chance: pas un miracle

Le mot **chance** étant venu dans la conversation, Me Brais aura soin de faire une pause. "Bien sûr que la chance existe, dit-il. Mais ne pas confondre chance avec



Clôture triomphale de la campagne de souscription en faveur de l'Université de Montréal, le 22 février 1948. Notre Homme du Mois, qui la présidait conjointement avec l'hon. Alphonse Raymond, est à la tribune. On retrouve ici le maire Camilien Houde et une foule de notables de toute la province, à qui M. Brais faisait rapport que l'Université avait recueilli près de treize millions de dollars.

miracle. Le destin ne prend personne par la main. Il faut prendre son destin en main et, sans le violenter, s'efforcer de lui donner une orientation conforme à ses aspirations. Et c'est ici qu'entre en jeu une qualité maîtresse: l'imagination, faculté dont nos compatriotes ne sont pas dépourvus, comme vous le savez. Or, l'imagination, le droit et les chiffres sont aujourd'hui des atouts majeurs. Celui qui saura s'en servir pourra envisager l'avenir avec plus de confiance."

Une peinture, des photos: un homme

Au mur du cabinet de Me Philippe Brais (au sixième étage du siège social de la

Banque Royale du Canada), une étude de Sir Wilfrid Laurier, par le peintre J. W. Froster, occupe la place d'honneur. Disposées autour de cette toile remarquablement exécutée, une vingtaine de photos (dédiacées) des plus éminents chefs politiques du monde contemporain et des sommités de la Magistrature et du Barreau canadien, anglais et français, ainsi que des affaires. Vis-à-vis, six photos: un garçon, cinq filles, les enfants de Me Brais. Ainsi se révèlent, pourrait-on dire, le domaine de la pensée de l'homme: le droit, la politique, les affaires et la vie familiale.

En politique: des chefs

"La richesse la plus substantielle d'un pays réside dans ses hommes politiques, précise Me Brais. Le Canada, à cet égard, est puissamment riche puisque, depuis plusieurs décennies, il a eu des chefs politiques d'une grande envergure, des hommes qui voulaient être des bâtisseurs et qui l'ont été."

L'horizon est vaste!

Les considérations qui précèdent firent déboucher la conversation sur un problème également important: le Canadien français devant le monde anglo-saxon. Me Brais écoute avec une acuité particulière les doléances dont je fais état. Chef de file qui fut à la tête de maintes campagnes de souscription, notamment celle de l'Université de Montréal, Me Brais, qui siège au conseil d'administration de nombreuses sociétés anglo-canadiennes aussi bien que canadiennes-françaises, est fort averti des inquiétudes entretenues dans certains milieux. Mieux que personne, il est informé de certains faits économiques que d'aucuns jugent préjudiciables à l'essor canadien-français.



Souvenir des fameux Emprunts de la Victoire; il s'agit ici du cinquième. La Cie des Tramways de Montréal avait fait reprendre quatre de ses voitures (dont celle-ci) aux couleurs du Comité national des Finances de Guerre. M.L. Watt, président de la Cie, remet à notre Homme du Mois, alors vice-président provincial du Comité, la manette nécessaire à la conduite d'un tramway. De gauche à droite: S.H. le maire Adhémar Raynault, MM. Watt et Brais. En arrière: MM. G.W. Spinney, président honoraire du Comité; l'hon. Alphonse Raymond, président de la section de l'île de Montréal pour l'emprunt; M.J. Parkinson, Américain bien connu qui a lancé l'emprunt à l'hôtel Windsor, et M. E.A. McNutt, vice-président conjoint du comité.

Les nôtres: en progrès!

"Vous touchez ici un point sensible. Nous sommes Latins, donc imaginatifs, et notre susceptibilité est à fleur de peau. C'est le revers de la médaille. Laissons exagérer les pessimistes. Pour ma part, j'ai la plus entière confiance dans la fierté des gens de ma race et je n'entretiens aucune crainte pour l'avenir. Un Ecossais demeure toujours un Ecossais. De même un Irlandais. Pourquoi voudrait-on qu'un Canadien français soit moins fier et qu'il se résigne au recul alors que les autres avancent?"

"Le cas est patent: dans certains milieux, heureusement rares, on s'acharne à ne voir que certaines défections dont la répercussion est grossie à dessein, pourrait-on croire, cependant qu'on semble ignorer, est-ce à dessein également, les réussites. A entendre certains individus, seuls les "autres" ont du succès. Je m'explique mal que des hommes sérieux se fassent les propagandistes du défaitisme. En agissant ainsi, ils servent le plus maladroitement possible leur propre cause et celle des leurs. Les progrès des Canadiens français dans de nombreux domaines sont remarquables. Progrès réels, solides, sûrs. Il faut jouer à l'aveugle pour ne pas les voir."

"Signalons un fait dans le domaine universitaire. Il fut un temps où la Faculté de chirurgie dentaire de l'Université de Montréal ne figurait même pas au tableau des grandes institutions de l'Amérique du Nord que tiennent à jour les autorités de l'enseignement supérieur des Etats-Unis. En d'autres termes, elle n'était pas reconnue. C'est alors que le Dr Ernest Charron et son équipe entrèrent en scène. Le résultat? **Aujourd'hui, des étudiants et des diplômés d'autres universités viennent de tous les pays se perfectionner chez nous en chirurgie dentaire.** Notre Faculté est devenue l'une des premières du monde."

"Si je regarde maintenant le monde des affaires, je vois nombre de nos compatriotes qui occupent des postes de premier plan, qui sont à la tête d'entreprises prospères. L'économie canadienne-française n'est pas en péril; prétendre cela, c'est pur dénigrement."

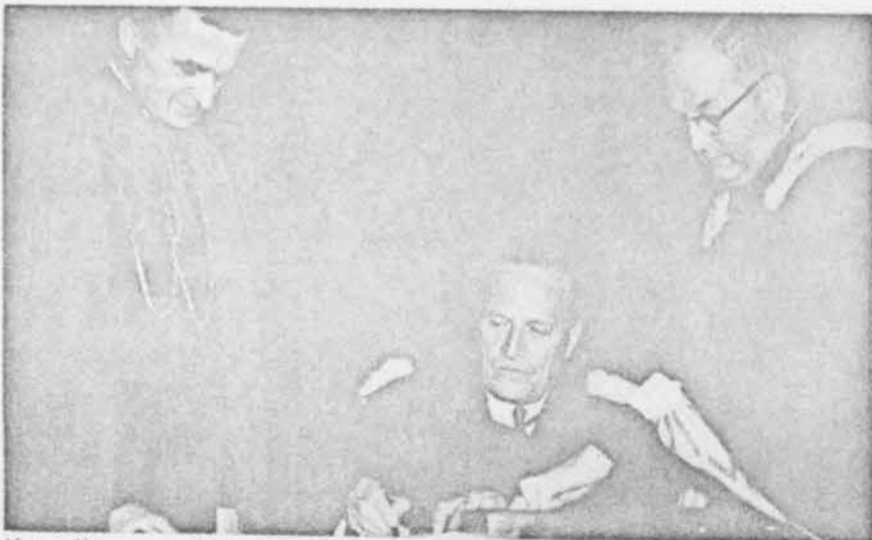
De notre conversation avec l'hon. Philippe Brais se dégagent trois impressions dominantes qui constituent les lignes de force définissant l'homme: rectitude du jugement, optimisme clairvoyant et prise de position devant toute situation de conséquence.

Formation scientifique: l'avenir!

Conseiller juridique de puissantes corporations, Me Brais est en mesure d'apprécier le prodigieux essor du Canada. Les progrès scientifiques et techniques qui multiplient les richesses ouvrent des avenues nouvelles aux hommes d'initiative et, dans cette optique, Me Brais se fait le champion d'une formation scientifique très poussée. Son fils est ingénieur civil et, en aucune façon, Me Brais n'aurait songé à le contrecarrer.



Le T. H. Ernest Lapointe coupe le ruban traditionnel à l'occasion de la rénoovation du Club de Réforme de Montréal, en 1938. La campagne de souscription était sous la présidence de notre Homme du Mois. Dans le groupe, en plus de MM. Lapointe et Brais: l'hon. Alexandre Tachereau, ancien premier ministre; l'hon. Adélard Godbout, le premier ministre du temps; l'hon. Henri Groulx, député d'Outremont; l'hon. Wilfrid Gagnon; MM. Alexandre Prud'homme, C.R., Anselme Samoisette, Arthur Fontaine ainsi que MM. J.-J. Perrault et H. P. Illey, les architectes bénévoles du projet.



Notre Homme du Mois se voit décerner un doctorat en droit "honoris causa" par l'Université Laval, le 7 septembre 1953. On le voit ici avec, à sa gauche, Mgr Maurice Roy, chancelier de l'Université; et, à droite, Monsieur Ferdinand Vandry, recteur.



Trois notables pour qui "Servir" n'est pas un vain mot, et qu'on retrouve souvent lorsqu'il s'agit d'oeuvres sociales et autres du genre. On reconnaît ici notre Homme du Mois, M. Sam. Bronfman, docteur en droit "honoris causa" de l'U. de Montréal et M. Gérald Ryan, O.B.E. M. Bronfman, est à signer un chèque de \$100,000., en faveur de l'hôpital Ste-Justine.

"Les jeunes gens d'aujourd'hui sont beaucoup plus favorisés que nous ne l'étions au début du siècle. A leur louange, je dois dire qu'ils le reconnaissent et qu'ils tiennent pour capitale l'acquisition d'une formation sérieuse. D'ailleurs, pourquoi détournerait-on de leur vocation les jeunes qui ont du goût pour des sciences dont l'utilité est d'autant plus grande aujourd'hui que le monde évolue plus rapidement? La transformation est pour ainsi dire quotidienne, alors comment empêcher les jeunes gens d'être fascinés par la science, l'économie, la technique? Chaque époque présente ses progrès caractéristiques. La nôtre exalte la science. La technique offre un champ d'action qui s'étend, pour ainsi dire, de jour en jour. L'économie propose de nouvelles solutions. Et c'est tant mieux!"

Plus de concurrence: plus d'effort

Mais notre interlocuteur insiste sur une loi qui ne changera sans doute jamais. Les jeunes de 1960 ne réussiront pas plus facilement que les jeunes de 1920. Une norme unique pour tout le monde: le travail. Et il leur faudra faire d'autant plus d'efforts que la concurrence se fera plus âpre.

Pour servir: présent!

Il faut accepter de servir. Et Me Brais aura des mots très justes, voire émouvants, pour rappeler le cas du T. H. Louis Saint-Laurent qui refusa catégoriquement tous les honneurs qu'un pays puisse offrir, mais entra dans l'arène politique le jour où ses services furent requis par la nation canadienne alors adossée au mur par un conflit terrible qui pouvait menacer son existence. * Me Brais, qui devient réticent dès que



Notre Homme du Mois, un fervent de l'équitation.

l'on tente de le mettre en cause, nous en voudra-t-il de signaler qu'il fit de même aux heures difficiles de la Seconde guerre mondiale? A l'Information, au Comité des finances, et ailleurs, Me Brais a servi son pays. Appelé à Ottawa aux fonctions de vice-président du Conseil d'Information de guerre, Me Brais se fit relever par l'honorable Adélard Godbout de son poste dans le cabinet provincial.

Ce n'est pas une boutade: l'homme le plus occupé a toujours plus de temps devant lui que l'homme qui a peu de chose à faire. Etre président de la campagne de la Fédération des oeuvres de charité canadiennes-françaises n'est pas une sinécure. Là encore, Me Brais eût pu prétendre avec raison qu'il était débordé de travail. Il a répondu: "Présent!"

Raymond Poincaré: sa médaille d'honneur

Humoriste, Me Brais est le premier à souligner son "bilinguisme". C'est avec une ironie dont il tourne la pointe vers lui-même qu'il rappelle qu'après une causerie qu'il avait improvisée devant les membres du Conseil de l'Ordre du Barreau de Paris, sur la vie française au Canada, il demanda à un groupe de jeunes confrères ce qu'ils pensaient de son français. Eux de répondre: "Monsieur est Normand avec un tout petit accent anglais."

Le Bâtonnier de Paris recevait ce jour-là une sommité du Barreau canadien, Maître François-Philippe Brais, de Montréal, à qui il décernait la médaille d'honneur qui, quelques années auparavant, avait été présentée à Raymond Poincaré. Cette médaille enrichira un jour les archives de notre Barreau. Que la famille Poincaré ait consenti à s'en départir pour qu'elle soit remise à Me Brais, le geste dit éloquentement en quelle estime est tenu l'avocat canadien par ses confrères français.

Un hôte de qualité

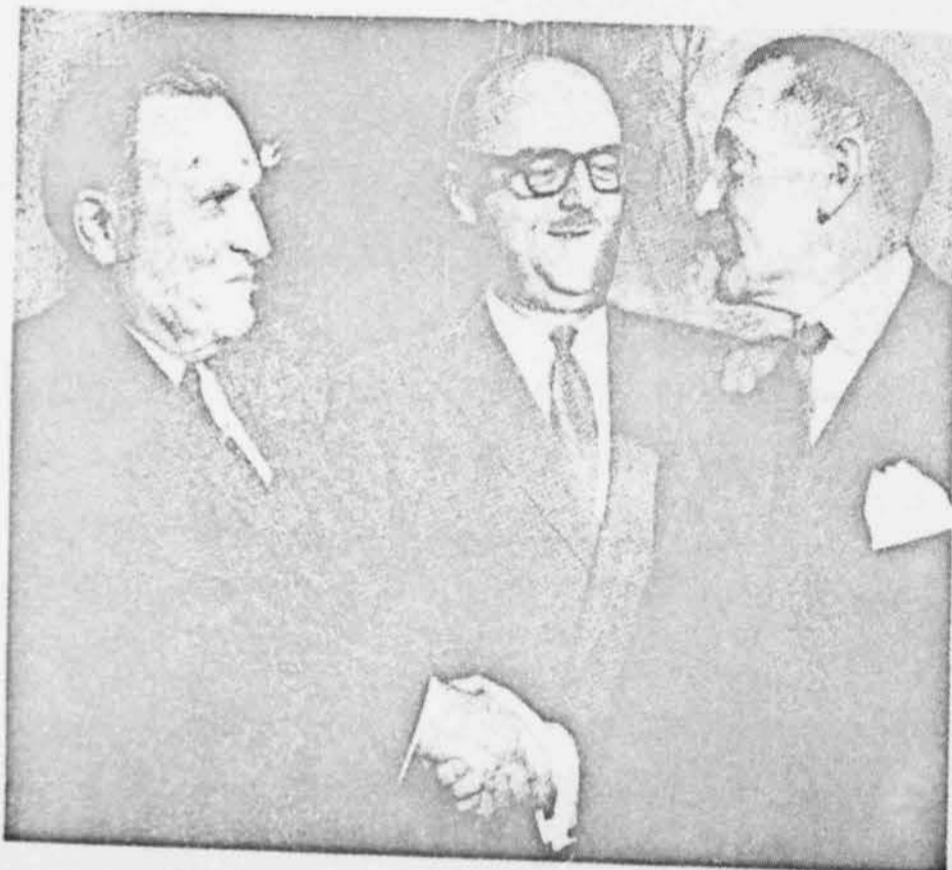
L'entrevue se termine. Il faut prendre congé car l'agenda est chargé et Me Brais est d'une ponctualité "royale". Mieux encore: Me Brais qui a des dossiers sur sa table de travail, qui devra en quelques instants renouer la chaîne d'une activité considérable, n'oublie pas pour autant de reconduire son hôte jusqu'à la porte de l'ascenseur. Détail, bien sûr. Mais n'est-ce pas là l'un de ces détails qui révèlent le mieux l'homme de qualité?

Puis, en consultant mes notes, je me rends compte que Me Brais s'est abstenu de signaler les honneurs insignes que lui ont décernés Sa Majesté, les gouvernements fédéral et provincial et des universités.

Il ne s'agit point de fausse modestie chez Me Brais, mais de simple discrétion, qualité toute naturelle chez les hommes dont les mérites n'ont pas besoin d'être proclamés pour être reconnus.

COMMERCE

Bar
Cross



New Batonnier of Montreal Bar

Alfred Tourigny, QC, accepted nominations as batonnier of the Montreal Bar when called on by a delegation of prominent lawyers who offered him the post. Left to right: Hon. F. Philippe Brais, a former batonnier; Mayor Jean Drapeau, QC, and Mr. Tourigny.

STAR
22 FEB 1961

Intérêt du conseiller Bras à la discussion d'un BILL

Québec — A la grande surprise de tous ceux qui étaient présents au comité des bills privés du Conseil législatif, lors de l'étude du bill de Montréal, hier matin, un conseiller législatif libéral a participé activement à la discussion d'une clause dans laquelle il était directement intéressé.

Ce conseiller législatif est M. Philippe Bras, représentant de la division de Grandville. L'affaire n'a échappé à personne et suscite maints commentaires.

Limites des panneaux-réclame

La clause en question, dans le bill, accorde à la cité de Montréal le pouvoir de régler la construction et l'entretien de tous panneaux-réclame et enseignes. Dans le texte original, ce pouvoir devait s'étendre aux panneaux-réclame d'une dimension de 100 pieds. Mais, après un plaidoyer de M. Bras, secondé par quelques collègues, le comité a décidé de réduire la dimension.

L'administration ne réglemente pas que les panneaux-réclame qui auront plus de 24 pieds.

Admission de M. Bras

En participant au débat, M. Bras a admis, en réponse à des remarques de M. Lucien Saulnier: "Je suis intéressé dans cette clause, et j'ai des clients qui le sont aussi... d'ailleurs, j'en ai parlé à M. Saulnier lui-même".

Le fait pour M. Bras, membre du comité du conseil, de participer à la discussion d'une clause dans laquelle il était intéressé, voilà qui a causé la surprise.

M. Philippe Brais: obsèques ce matin

Les funérailles de M. Philippe Brais, 77 ans, ancien ministre libéral du Québec, auront lieu aujourd'hui.

Décédé dimanche des suites d'une longue maladie, M. Brais a été avocat, politicien et homme d'affaire; il a été décoré en 1970 Compagnon de l'Ordre du Canada des mains du gouverneur général, M. Roland Michener.

M. Brais a été membre du Conseil législatif jusqu'à son abolition en 1968 et il avait jadis été ministre dans le gouvernement libéral de M. J.A. Godbout

Durant la deuxième guerre mondiale, M. Brais a été vice-président du bureau d'information de guerre et membre du comité national des finances de guerre.

Il a également été président de l'Association du Barreau du Canada, président du Conseil de la Banque Canadienne Nationale et directeur de nombreuses compagnies, dont la Sunlife Assurance et le CP Rail.

Il laisse un fils et cinq filles. Sa femme est décédée.

BRAIS, Robert L. B.444

M. Robert Brais, gérant de Eaton, n'a que 27 ans

M. Robert Brais a été nommé gérant du magasin Eaton de Fairview en octobre 1964. De par ses fonctions, il a participé à la coordination de la construction et des opérations et à la planification des achats de ce tout nouveau magasin Eaton.

Au cours de ses dix années avec la Maison Eaton de Montréal, M. Brais a acquis une vaste expérience tant dans la planification que dans la mise en marché du magasin du bas de la ville. Il a fait ses débuts dans la vente et progressé au cours des années dans plusieurs

rayons dont les jouets, la papeterie et la librairie, les chapeaux, certains départements de modes et la literie. Il fut le premier à diriger le service de planification du magasin. Il fut ensuite nommé gérant et en cette capacité poursuit une série d'études et d'enquêtes ap-

prochées dans un avenir rapproché. Il a fait toutes ses études à Montréal. Il détient plusieurs crédits en commerce de l'Université Sir George Williams et a participé à divers cours spécialisés de la Maison Eaton sur l'entraînement à la gestion, à tous les niveaux.

Méromane et sportif

Il a profité des cours perfectionnés de l'Executive Development Institute et tout récemment il participa au premier congrès annuel de l'Institut des gérants de succursales, à New York.

M. Brais habite Montréal, quoique les affaires l'appellent souvent à voyager à travers le

Canada et aux États-Unis. Il a suivi des cours de l'Organisation de protection civile de Montréal, ainsi que celui des Ambulanciers St-Jean et il est membre de l'International Rescue & First Aid Association, de l'American Management Association, et de la Montreal Amateur Athletic Association.

Ses passe-temps favoris sont d'abord et avant tout son travail et la photographie en couleur. M. Brais possède une collection de quelque 2.000 diapositives et se spécialise dans la photographie microscopique des fleurs. Il aime le golf, le curling et le ski et apprécie tous les genres de musique, de Bach et Baroque à Brubeck.



M. ROBERT-L. BRAIS

profondies sur les services à la clientèle ainsi que sur les marques déposées Eaton. C'est à ce moment que lui fut assigné la responsabilité de la planification et de la gestion du magasin de Fairview.

M. Brais n'est âgé que de 27 ans et entrevoit de quitter le



Le père Brassard assume un poste nouveau à Paris

Le R.P. Elphège-M. Brassard, C.S.C., directeur des relations extérieures de l'Oratoire Saint-Joseph du mont Royal, assumera désormais les fonctions de directeur de la Maison Notre-Dame de Sainte-Croix, à Paris. Cette institution, sise dans le quartier Montparnasse, groupe tous les Pères de Sainte-Croix canadiens en stage d'études spécialisées dans la Ville Lumière.

Le R. P. Brassard, qui succède au R. P. Paul-Emile Guillaumette, C.S.C., est né à Montréal en 1910. Il a fait ses études classiques au collège de Saint-Laurent, où il remporta le prix Collin, et ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal.

En obédience au sanctuaire de la montagne depuis 23 ans, le P. Brassard a été directeur de la revue "L'Oratoire" pendant 11 ans et titulaire de la prière du matin à la radio pendant 18 ans. En qualité de directeur artistique, il a joué un rôle important dans la poursuite des travaux effectués depuis un quart de siècle au sanctuaire international de saint Joseph.

C'est en grande partie à l'initiative du Père Brassard que nous devons le splendide chemin de croix sur la montagne, près de la Basilique, ainsi que le magnifique carillon de 56 cloches qui enchante les milliers de pèlerins et visiteurs.

Il fut à l'origine de la fondation de la Maîtrise des Petits Chanteurs du mont Royal et l'un des principaux artisans qui ont doté l'Oratoire du majestueux orgue de 78 jeux inauguré en 1960.

Brassard
P. Brassard

**M. A. Brassard nommé
secrétaire exécutif du
ministre des Affaires
municipales**

L'hon. Pierre Laporte, ministre des Affaires municipales a annoncé récemment la nomination de M. Augustin Brassard au poste de secrétaire exécutif.

M. Brassard apporte dans l'exercice de ses nouvelles fonctions une vaste expérience de l'administration publique. Il a été chef de cabinet de l'hon. George Marler, alors ministre du transport de 1954 à 1956, puis député du comté de Lapointe aux Communes de 1957 à 1962.

Il a fait ses études primaires à Jonquière et ses études classiques au collège Brébeuf de Montréal. Nommé professeur au collège impérial Taffari Makonnen d'Addis-Abéba en Ethiopie, M. Brassard est rentré au Canada en 1948, alors qu'il s'inscrivit à la faculté de droit de l'Université Laval. Au cours de l'été 1950, il a représenté le Club des Relations Internationales de Laval au congrès mondial tenu à Paris.

Titulaire d'une bourse des Nations-Unies, il a été choisi comme stagiaire au Centre européen des Nations-Unies à Genève à l'été de 1951. Nommé directeur de la section italienne du service international de Radio-Canada, en juin 1952, M. Brassard assumait quelques mois plus tard la direction des émissions en espagnol et en portugais à destination de l'Amérique latine, de l'Espagne et du Portugal.

En mai 1959, il fut nommé vice-président de la délégation canadienne des jeunes parlementaires de l'OTAN à Washington. Il fut élu au comité exécutif de l'Association et président de la Commission sur l'offensive psychologique des Soviétiques.

En décembre 1960, M. Brassard fut choisi patron d'honneur de la première Conférence internationale sur les techniques de diffusion, conférence tenue à Paris. La même année, il fut choisi comme l'un des meilleurs orateurs de la Chambre.

CITÉS ET VILLES

Janvier 1963

CHEZ LES BRASSARD, TOUT FINIT...





Dans le sous-sol de la maison familiale, à Repentigny, les Brassard répètent. Au 2^e rang (de g. à dr.): Clotilde, Denise, Huguette (cachée), Ginette (devant

le piano), Antoinette, Danielle, Martine, Charlotte, qui dirige. Au premier plan: Dominique, Céline, Lucie, Madeleine et, devant elle, le petit Bernard.

...PAR UNE CHANSON

Texte et photos de Léon Bernard

EN JUIN 1962, douze filles et un garçon, tous de la même famille, arrivaient à Montréal. Partie de Naudville, près d'Alma, la famille Brassard, père et mère en tête, venait s'attaquer à la Métropole après avoir conquis les populations du Lac-Saint-Jean et du Saguenay.

Les filles se suivent toutes, depuis la grande Clotilde, âgée de 23 ans, jusqu'à la mignonne petite Madeleine, qui a huit ans; le garçon, Bernard, a sept ans: c'est le benjamin. Douze filles et un garçon, cela fait donc treize. Un chiffre qui en effraie plusieurs. Mais les Brassard ne sont pas superstitieux. Leurs voix jaillissent à l'unisson, claires comme l'eau d'une source, et, lors de leur premier voyage à Montréal, Michelle Tisseyre s'est empressée de les présenter à la population québécoise à l'un de ses *Rendez-vous*. Depuis lors, en un an, la famille Brassard a multiplié ses apparitions à Montréal, Toronto, Val-d'Or, Jonquière et ailleurs, donné une cinquan-

taine de concerts en Ontario et au Québec et enregistré son premier disque qui comprend dix chansons, dont quatre compositions avec paroles et musique de Charlotte, directrice du chœur.

Elles ont de jolies frimousses, possèdent des voix délicieuses, du rythme et peuvent chanter de mémoire un répertoire de plus de 400 chansons populaires et folkloriques canadiennes et françaises, y compris des pièces classiques (Monteverdi, Schubert). Elles interprètent avec autant d'aisance toutes les fêtes liturgiques en français et en grégorien, en plus des messes anciennes et nouvelles qu'elles ont chantées dans la plupart des églises du Lac-Saint-Jean. Autant de charme allié à un tel répertoire, c'est déjà beaucoup pour assurer le succès d'une chorale.

Mais les Brassard, ce n'est pas un chœur ordinaire. C'est toute une famille qui chante. Treize enfants évadés de la campagne isolée du nord-est de Péribonca; douze filles qui ont attendu que leur

petit frère crie plus fort qu'elles pour se décider, sur les instances de leur père exaspéré, à accorder leurs violons...

La famille Brassard, c'est l'histoire de la famille nombreuse qui vit près d'une terre inculte, dans la grande maison que le père, ouvrier, a construite de ses mains pour y loger sa kyrielle d'enfants. Mais un seul homme sur un lopin ne suffit pas pour en tirer la subsistance d'une telle marmaille. Quand on travaille, ça va, mais il y a aussi les périodes de chômage. Et alors, il faut bien continuer à vivre...

Les Brassard, pourtant, n'ont jamais manqué de l'essentiel. Elevés dans un certain idéal, l'amour les a tenus solidaires. Mais dans un village où elles étouffaient, les soeurs Brassard ressentaient le besoin de s'exprimer.

Le village de Milot où elles sont nées, où elles ont grandi, est un peu l'oeuvre de leur père, Léonidas Brassard, qui fut un des pionniers de l'endroit

Suite à la page suivante

CHEZ LES BRASSARD

Suite de la page précédente



Huguette, Danielle et Charlotte apprennent une des compositions de Charlotte pour le prochain disque.



M. et Mme Brassard ont su faire naître chez leurs enfants la solidarité qui les a menés à la célébrité.



Bernard doit deviner ce que son père tient dans sa main, et toutes ses sœurs se mettent de la partie.



L'heure des devoirs: les grandes aident les petites, tandis que Mme Brassard s'occupe du petit Bernard.

il y a 25 ans. Canoniquement, il faudrait dire Saint-Ludger-de-Milot. Il faut y passer pour rejoindre le fameux barrage des Passes-Dangereuses. Pour s'y rendre, on traverse le village de Honfleur et on remonte ensuite la rivière Péribonca vers le nord: Milot est le dernier village avant les Passes. C'est une localité retirée, avec quelque 500 habitants, une église, un bureau de poste, une école rurale où Mme Brassard fut elle-même institutrice. La famille y possède toujours sa maison. Les filles rappellent avec un léger brin de nostalgie: "Nous avions de beaux arbres, de belles fleurs, un grand terrain. Mais ce n'était pas suffisant; on allait jouer dans les champs de notre grand-père. Les montagnes, pour ainsi dire, nous appartenaient."

Dans le village, la famille Brassard était l'exemple d'une édifiante solidarité. Mais les jeunes filles s'ennuyaient un peu. Elles lisaient beaucoup: Chateaubriand, Lamartine, Shakespeare. Huguette aimait la poésie et les romans policiers. Charlotte écrivait cinq romans de front. Clotilde imaginait du théâtre. Antoinette, épistolière, et Ginette se destinaient à l'enseignement, comme leur mère. Le soir, on discutait d'un peu de tout avec père et mère, jusqu'à une heure avancée. Membres de la chorale du village, les jeunes filles étaient évidemment premières en solfège. Les jours de congé et durant les vacances de Noël et d'été, toutes jouaient en famille dans des pièces écrites par Clotilde.

Une famille de treize enfants, ce n'est pas une mince tâche pour la mère! Mais quand il y a douze filles qui grandissent comme chez les Brassard, tout tourne en chansons.

Dans la maison de Milot, chacune des filles avait donc sa part de travail dans le ménage. On changeait de temps à autre les responsabilités. Ginette lavait le poêle, Clotilde lavait la vaisselle, Antoinette balayait, Huguette secouait les tapis et époussetait, Charlotte essuyait... et cassait la vaisselle, et les unes et les autres s'occupaient des plus jeunes, chacune en chantant sa chanson.

La cacophonie dura ainsi jusqu'au jour où papa Brassard, excédé, s'en fut dans la cuisine et supplia ses filles de se mettre au diapason une fois pour toutes. Leur trouvant néanmoins des voix fort agréables pour chanter en chœur, il leur conseilla d'aller s'exercer dans le garage. Charlotte, toujours en tête, prit l'habitude de diriger leurs vocalises et Bernard, trop petit, pleurait parce qu'il ne pouvait pas suivre ses grandes sœurs. Finalement, il se mit dans le ton lui aussi.

Les filles grandirent. En 1961, Clotilde atteignait sa majorité. A Milot, la plupart des jeunes filles — comme leurs cousines — se mariaient très jeunes. Papa Brassard, qui avait les plus jolies filles du village, voyait bien les garçons tourner autour, et s'attendait tôt ou tard à l'inévitable. Avant que l'une ne s'échappe, il décida de les réunir toutes une dernière fois à Lac-Bouchette, lieu de pèlerinage dédié à Saint-Antoine. C'était pour permettre aux grandes de trouver leur vocation, "pour prier en famille et orienter nos vies", disent-elles.

Le 19 juillet, à Lac-Bouchette, la famille Brassard, de retour d'une longue marche, fatiguée, s'assied sur le bord du chemin, puis, tout naturellement, se met à chanter en chœur. Des pèlerins s'approchent, un prêtre qui lit son bréviaire s'arrête, des visiteurs font cercle. Applaudissements, poignées de main, félicitations. Ce devait être le prélude au succès du chœur Brassard. Un mois plus tard, la famille quitte Milot et s'installe à Naudville, où Antoinette et Ginette deviennent institutrices.

— A notre départ de Milot, rappelle Ginette, on a quasiment vidé le village.

Naudville, aujourd'hui intégré au grand Alma,

marquait par une fête le départ du curé Victorin Allard. Un organisateur, oncle des Brassard, déplore le programme incomplet de la fête quand Antoinette saisit l'occasion et décide que la famille ira chanter sur la scène. L'oncle, sceptique, refuse poliment. Antoinette s'obstine, expose avec brio les talents de la famille, tente de convaincre ses sœurs que c'est l'occasion où jamais de se lancer. Toutes sont gagnées, sauf Clotilde qui restera dans la salle pour juger du spectacle. L'oncle capitule.

Ce soir-là, quand les onze filles entrent en scène, suivies de Bernard, petit bout d'homme de quatre ans, c'est d'abord la curiosité qui fait s'exclamer la salle comble. Le chœur chante deux psaumes. L'enthousiasme gagne la salle. Des encouragements arrivent de partout et dès lors les invitations affluent.

Les Lacordaire réclament la famille. Cette fois papa décide qu'il faut un costume à ses filles et à Bernard. Puis, les Brassard se produisent successivement à Jonquière, Alma, Dolbeau, Arvida, Desbiens, Roberval, Chicoutimi. La télévision de Jonquière les invite enfin, en février 1962.

Entre-temps, les Brassard ont chanté des messes dominicales, la messe de minuit, des fêtes paroissiales. Leur réputation trouve des échos à Montréal et ils paraissent au rendez-vous de Michelle Tisseyre. La famille Brassard est lancée.

La ville de Repentigny, qui cherche à soigner sa publicité, invite la famille Brassard à venir s'y construire en lui accordant certains avantages. Le 25 août 1962, toute la famille s'installe à Repentigny avec armes et bagages. Une vie nouvelle commence.

Suivent de nouveaux concerts pour les Brassard. On vient même les chercher de Toronto pour les faire chanter en français à un populaire programme du réseau anglais. Après l'émission, l'Hôtel Pierre les réclame. Sur le retour, chemin faisant, partout dans les restaurants, les hôtels, les stations-service on reconnaît les Brassard qu'on invite à chanter.

DANS les couloirs de Radio-Canada, la famille Brassard est entourée, choyée. Un auteur leur déclare: "Vous êtes une source d'eau claire sur le fer rouillé."

Tous les soirs, la salle de jeu des Brassard, à Repentigny, s'emplit de chants et de vocalises. Les grandes mémorisent une récente composition de Charlotte ou bien elles enseignent le solfège aux petits. Les fins de semaine, c'est au salon, debout, qu'ont lieu les répétitions dirigées par Charlotte. Confiantes qu'elles pourront d'elles-mêmes se tirer d'affaire, les jeunes filles ne veulent pas de directeur artistique. L'argent ne les intéresse pas. Elles veulent tout simplement chanter, vivre sans fêruler, sous leur propre gouverne. Après tout, n'est-ce pas la fraîcheur qui fait la richesse de ce chœur?

Mais le cœur, que devient-il dans tout cela? Douze filles douées, charmantes, jolies et qui ne se cachent pas d'aimer les garçons; qu'arrivera-t-il si l'une s'évade dans le mariage?

Pour prévenir toute séparation, Charlotte, qui dirige le chœur, a déjà, dans une de ses propres compositions, mis l'accent sur cet esprit de solidarité qui doit régner.

C'est l'amour fraternel qui a tenu ensemble la famille Brassard, et c'est la chanson qui lui a donné des ailes pour s'envoler du clocher de Milot jusqu'aux antennes de Montréal. Mais leurs ambitions ne s'arrêtent pas là. Il y a cette autre flèche à laquelle rêvent tous les artistes: la tour Eiffel!

Empruntons au pianiste Paul de Margerie le mot de la fin: faisant allusion au chœur des "Djinns" françaises récemment en tournée au Canada, il dit aux Brassard: "Vous n'êtes pas du gin, vous êtes du champagne." 4

BRASSIER, avenue

ARCHIVES MUNICIPALES

Ainsi appelée le 11 février 1929 en mémoire de Jacques Brassier, l'un des valeureux jeunes gens qui s'enrôlèrent volontairement à Montréal, sous la conduite de Dollard Des Ormeaux, pour aller arrêter au Long-Sault, en mai 1660, les hordes iroquoises qui menaçaient de fondre sur Montréal et Québec.

L'ennemi ayant eu raison de ces dix-sept braves, Jacques Brassier partagea le douloureux sort de ses compagnons qui furent tués ou emmenés en captivité et dont nul ne revint à Ville-Marie.

Il était âgé de 29 ans.

La vie extraordinaire d'une femme de chez nous

Mme Brault sera-t-elle canonisée?

(Par Dostaler O'LEARY)

La vie de Mme Brault, que vient de publier M. Louis Bouhier, P.S.S., ancien curé de Notre-Dame, mérite vraiment son qualificatif d'extraordinaire. On ne peut lire certains passages de ce livre sans être saisi d'un certain scepticisme qui vous fait hausser les épaules. Mais ce scepticisme tombe devant la chaude parole et la forte conviction de l'auteur. *La Patrie 25 oct. 1941*

Je confesse naturellement mon scepticisme à M. Bouhier. Il sourit en m'avouant de son côté que lui aussi avait d'abord hésité à croire les faits troublants qu'on lui rapportait et qu'il raconte dans son livre. Mais, peu à peu, au contact de cette grande mystique qu'était son héroïne, en présence de certains faits corroborés par de nombreux témoins et dont il eut lui-même connaissance, il fut bien obligé de baisser pavillon.

La vie de Mme Brault toute entière est traversée par le surnaturel. M. Bouhier ne conserve aucun doute à ce sujet. Et la conviction de cet homme mûr, sensé, pondéré, au jugement sain et solide ne manque pas d'être elle-même assez troublante lorsqu'on parcourt les pages de son livre. L'ancien curé de Notre-Dame n'aurait pas avancé ou publié ces faits, sans être allé à la source, sans les avoir passés au crible, sans être lui-même profondément convaincu de leur authenticité.

— Mais qu'est-ce qui vous particulièrement poussé à vous intéresser à Mme Brault ?

— Mais sa vie elle-même, cette vie sur laquelle tant de choses merveilleuses pouvaient être dites. Cette femme vivait dans le surnaturel, ni plus ni moins. Cette femme dès sa plus tendre enfance semble avoir été l'objet d'une prédilection spéciale de Dieu. Elle est comme le disait M. Charles Lecoq, P.S.S., supérieur du Collège de Montréal, elle est le type classique de la sainte, surtout des temps modernes.

"Elle a une vie des plus simples; née à Montréal, elle fait ses études au Mont-Sainte-Marie et pense à entrer au Carmel. Mais sa santé délicate l'en empêchera. Elle épousera Calixte Brault et ira se fixer à Pointe-Claire; elle aura plusieurs enfants et quelques-uns vivent encore aujourd'hui. Vie calme, somme toute, vie qui eût été sans histoire, comme toutes les vies heureuses, si le souffle surnaturel ne l'eût traversée.

"Je ne vous résumerai pas sa vie mystique, me dit M. Bouhier. Sa charité pour les pauvres et les malades était quelque chose d'extraordinaire. Son zèle pour le salut

des âmes était inlassable. Mais ce qui est vraiment extraordinaire ce sont les visions, plus les persécutions de toutes sortes dont elle fut victime de la part du démon. Persécutions qui se sont manifestées de toutes sortes de manières. Le diable la frappait au visage, la traînait par les cheveux, la rouait de coups, etc.

"Un autre fait extraordinaire dans la vie de Mme Brault, c'est son don de divination à l'égard des âmes du purgatoire. Elle les voyait et il lui arrivait souvent de dire la date et l'heure de la mort de personnes totalement inconnues d'elle. Elle vivait littéralement avec les âmes du purgatoire.

"Elle avait aussi des visions, des extases et tous les vendredis, et particulièrement le Vendredi-Saint, son corps se couvrait des stigmates de la Passion. Une religieuse qui la soignait est parvenue un jour, à son insu, à voir la plaie à la hauteur du cœur. Plaie analogue à celle du Christ en croix.

"On ne peut évidemment tout rapporter; même dans mon livre, je n'ai raconté que les faits principaux; mais, comme je le déclare au commencement de l'ouvrage "nous n'attribuons à tous les faits extraordinaires rapportés dans ce livre

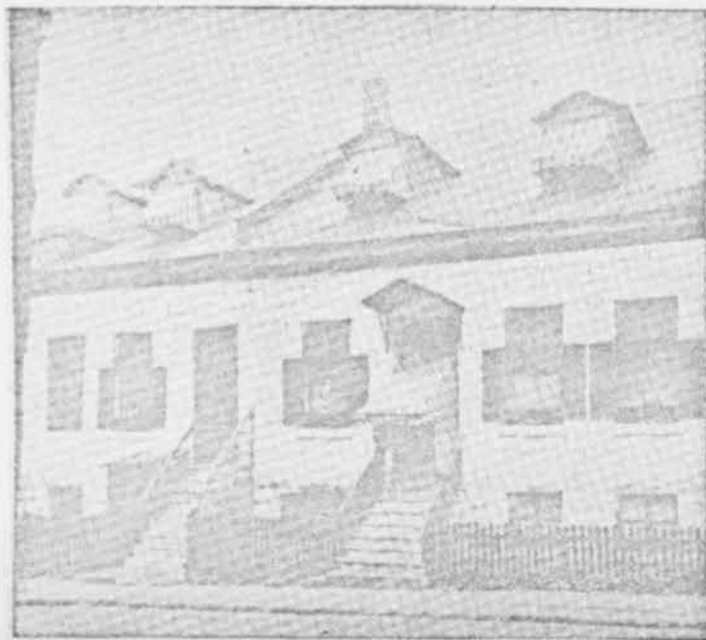


Mme BRAULT

qu'une foi purement humaine, et nous ne voulons d'aucune façon prévenir le jugement de l'Eglise, à laquelle seule il appartient de porter un jugement en matière de sainteté".

— Votre livre, M. Bouhier, pourrait-il suffire pour introduire à Rome une cause en canonisation?

— Evidemment, il faudra que le tribunal romain fasse une enquête serrée, comme il le fait pour toutes les causes. Il n'y a aucun doute que je serais pleinement heureux si mon humble volume pouvait contribuer à faire reconnaître publiquement par l'Eglise les mérites de Mme Brault et l'élevait sur les autels.



La maison natale de Mme Brault, née Marie-Louise Richard, rue
Dorchester, à Montréal.

à l'ouest de la rue St-Denis,
côté sud.

ARCHIVES MUNICIPALES
MONTRÉAL
MUNICIPAL ARCHIVES

★ ★
Mme BRAULT
dont la vie fut
extraordinaire et
traversée toute
entière par le
souffle du
surnaturel,
photographiée
avec ses trois
enfants, Olier,
Calixta et
D'Assise. (Ces
trois photos sont
tirées du volume
de M. Bouhier,
P.S.S., "La vie
extraordinaire de
Mme Brault").



★ ★
ARCHIVES MUNICIPALES
MONTREAL
MUNICIPAL ARCHIVES

CEUX QUI FIRENT NOTRE PAYS

*Le Droit,
25 nov. 1947*

Biographies canadiennes

ANTOINE-NICOLAS BRAUN — (1815-1895)

Antoine-Nicolas Braun naquit à Saint-Avold, département de la Moselle, le 5 février 1815, du mariage d'Antoine Nicolas Braun et de Victoire Simonin. Il étudia dans sa ville natale et à Metz, entra chez les Jésuites, en 1839, y prononça ses voeux l'année suivante et reçut la prêtrise à Laval, diocèse du Mans, le 19 septembre 1846. Missionnaire à Strasbourg durant les trois premières années de son ministère, il fit ensuite son troisième an de probation à Notre-Dame-de-Liesse et devint ensuite missionnaire à Lyon, en 1850 et 1851. Assigné alors aux missions canadiennes, le Père Braun demeura, de 1851 à 1854, à Laprairie; de 1854 à 1855, à Montréal; de 1855 à 1856, à Québec; directeur des Soeurs de la Charité, de 1856 à 1870, il rédigea notamment la constitution de cette communauté. Il retourna ensuite à Montréal, comme missionnaire, de 1870 à 1884. Il se retira la même année, au Sault-au-Récollet et mourut de paralysie, le 1er février 1885. Le Père Braun a laissé plusieurs ouvrages de dialectique ou autres, notamment: *Instructions dogmatiques sur le mariage chrétien* (1856) et *Une Fleur de Carmel* (1881).